

La descente

Moi je vous dis la vérité. Je témoigne. Je ne respecte pas de chronologie. Je dis. Lisez plus loin à vos risques et périls. Ne venez pas hurler après que vous ne saviez pas. Je passe d'une chose à l'autre, d'une idée à l'autre. Et alors? Ce n'est pas pour cela que je suis folle. Je ne m'interromps pas. Je ne me freine pas. Et je reviens en arrière, si je veux. Et je veux me justifier. La justice a dégainé la semaine passée son grand discours : "Claire Simon est une criminelle: elle a, de sang-froid, étranglé son amant". Claire Simon, c'est moi. Cela me fait rire quand quelqu'un résume ma vie par un simple mot aussi audacieux que "criminelle". C'est vrai que je l'ai étranglé. Il s'appelait Fernand. Et alors?

Je ne regrette pas mes aveux. Je les ai échangés contre la possibilité de prendre Caramel avec moi dans la cellule. Je le caresse. Il a 19 ans. Survivra-il à ma première année d'enfermement? Certaines cellules sont remplies de canaris, de perruches et que sais-je encore... alors un chat, pourquoi pas ? Je ne suis pas en prison. Ils m'ont condamnés à l'asile d'aliénés.

Les yeux de Fernand avaient brillé. En soleil levant. Comme dans certaines maladies génétiques. Mes doigts avaient pressé plus fort. Il s'était débattu. Sa bouche répugnante avait beuglé. Ses doigts s'étaient incrustés dans mes épaules. La nausée avait surgit à la vue des chicots de la mâchoire inférieure qui étalaient leur couche de nicotine. Je ne lui ai pas laissé de chance. A califourchon sur le corps ventru, alors qu'il essayait de ne pas perdre sa puissance, le mot s'était imposé, limpide, aussi clair que mon prénom: "étrangle". Mes mains avaient mignoté les joues couvertes d'un lavis de veinules, s'étaient arrêtées sur les lignes du cou flasque... "Etrangle". Sous la pression des doigts décidés, il s'était cambré, m'avait regardée un seconde implorant, tenta de me repousser, les muscles tendus à l'extrême.

- "Non ! Claire..."

Mais mon nom avait été avorté dans un dernier murmure incrédule.

Les yeux avaient cillés à plusieurs reprises. Mes mains s'étaient resserrées, impitoyablement.

- "Ils auraient dû t'appeler Fainéant à la naissance au lieu de Fernand!"

Ses ongles avaient percés davantage la peau de mes épaules... Puis, plus rien. Les muscles avaient abdiqués. Le corps s'était détendu, contraint d'incorporer la mort dans tous les membres. Consciente d'une douleur musculaire dans les doigts, j'avais lâché son cou...

Je n'ai pas envisagé la fuite. Deux jours plus tard, la police avait débarqué. A cause des voisins surement... Au procès, je ne me suis pas défendue. Je ne désirais pas de circonstances atténuantes. Je n'ai pas dit pourquoi je l'avais étranglé. Néanmoins, ce n'était pas difficile à deviner. Mon avocat a plaidé la folie. Je l'ai laissé faire alors que je ne suis pas folle. Pourtant, je me retrouve, à présent, dans une petite cellule d'un hôpital psychiatrique. On me dit dangereuse. On me fait des piqûres qui me font baver et trembler. La pièce est matelassée. Ils ont peur que je me blesse. Ils me regardent à travers une toute petite fenêtre dans la porte. Ils m'interdisent tout: meubles, papier, crayons, visites. Ils menacent de m'attacher.

Dans cette pièce d'où je ne peux sortir, j'écris. Dans ma tête. Il fait froid. Il fait sombre. Je ne parle à personne. Pas pour l'instant. Je suis immobile. Couchée à même le sol. Fernand est là. Il me regarde. Je devine son visage sérieux et triste. La vérité c'est qu'il n'est pas mort. Il fait sombre. J'ai froid. Il me fait mal à me regarder comme ça. Je ne le supporte plus mais je ne sais pas le faire disparaître. Je me tais. Ils augmenteraient encore mes médicaments si j'avouais sa présence. Heureusement que Caramel est là. Dans ma tête. A tous les instants.

Il fait beau aujourd'hui. Je ne le sais pas encore. C'est mon écriture qui vous le dit. J'ai beau écrouler mes mots sur son cadavre, il continue à me regarder, Fernand. Il respire partout et nulle part. Il est là. Devant moi. Derrière moi. J'entends son air trébucher. C'est un signe qui ne trompe pas. Et je suis là enfermée alors qu'il est bien vivant. C'est une erreur judiciaire. Ne me laissez-pas! Je n'aime pas qu'on me traite de criminelle. Ouvrez la porte! Quand il sera vraiment mort je dirai au monde pourquoi je l'ai tué. Je dirai enfin qu'il avait refusé de sortir la poubelle ! Et vous qui lisez, vous lisez quoi? Je n'ai pas de papier !

© Béatrice Brunengraber